

ments importants à un gouvernement étranger, la France, disent certains journaux.

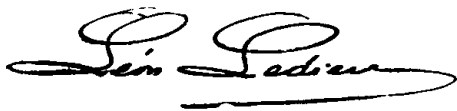
Les traitres étaient au nombre de sept, mais cinq d'entre eux, prévenus à temps, ont pu se réfugier en Belgique. Quant aux deux autres, l'un était le propriétaire d'un café où se tenaient les réunions et l'autre n'était, paraît-il, qu'un complice inconscient. Ils ont été immédiatement jugés *secrètement*, à huis-clos, et tout ce que l'on sait d'eux, c'est qu'ils ont dû être condamnés à un certain nombre d'années de bagnes. Cependant on ne peut affirmer qu'une chose, c'est qu'ils ont disparu.

On voit que le système suivi en pareil cas, dans tous les pays, est le même partout.

. A propos des décorations gracieusement accordées par le gouvernement de la République française, lors du dévoilement de la statue de Champlain, un de mes correspondants m'écrit :

« On a décoré six Canadiens français, et j'en suis fort aise, mais Chevret, facteur principal de l'affaire, qu'a-t-il eu ? »

La réponse est très simple : Il a eu le droit de regarder décorer les autres.



MON SÉJOUR

Solitude, où je trouve une douceur secrète,
Lieux que j'ai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde et du bruit, goûter l'ombre et le frais ?
LAFONTAINE.

Depuis bientôt deux ans, j'habite une contrée des plus pittoresques, des plus poétiques.

C'est une faveur que la Providence m'a ménagée sur mes vieux jours, et dont je le remercie souvent. Parfois, je voudrais être peintre pour jeter sur la toile ce gracieux tableau, pour peindre toutes ces riantes perspectives. Si du moins je tenais la plume d'un Virgile ou d'un Chateaubriand, je n'hésiterais pas à en faire une description minutieuse. Mais ne disposant que d'une plume modeste, quoique vieille, je ne puis risquer qu'un simple croquis.

Une habitation, précédée d'une belle avenue et presque noyée dans une touffe d'arbres, est située sur les bords quelque peu élevés d'une rivière, dont la surface offre un double aspect.

L'une des rives, la plus proche, est une eau dormante formée par la chaussée d'un moulin, laquelle se prête facilement aux exercices du canotage ; l'autre est une onde rapide qui va se brisant sur des rochers et des galets, et qu'il est téméraire d'aborder : images de notre vie, quelquefois calme, paisible, mais le plus souvent agitée, orageuse...

Vis à vis, au beau milieu de ces ondes si différentes, repose une petite île ornée d'un joli bocage.

La rive opposée présente à gauche, un peu dans le lointain, une falaise couronnée d'érables, de chênes, d'ormes, de noyers et de hêtres, tous verdoyants au printemps, mais d'une teinte très-variée dans cette saison de l'automne où le grand Peintre de la nature fait de si charmants tableaux. Le mélange des couleurs y forme le plus attrayant des coloris ; toutes les nuances les plus vives, les plus douces, les plus délicates y sont retracées : le jaune orange, le jaune crème, le vert pomme, le vert tendre, le vert prusse, s'allient avec le carmin, le vermillon, le bleu et le violet.

A propos de ces couleurs semblables à celles de l'arc-en-ciel, une réflexion.

Quel tour de force de la part du Peintre Divin de transformer, par le simple procédé du dessèchement, la verdure de nos forêts en des couleurs si variées et si nuancées ! Notre progrès évidemment est encore à la recherche d'une si mystérieuse opération...

En face et à droite, la côte est quelque peu inclinée et cultivée. De jolies maisonnettes, à la forme nor-

mande ou américaine, aux toits rouges, gris, ou noirs, se dessinent à demi au travers des bouquets de vergers et d'arbres d'ornements.

Il n'est pas jusqu'à l'art de l'architecture qui ait voulu concourir dans les beautés de ce tableau par les formes élégantes et sévères à la fois d'un majestueux couvent situé sur les bords de ma rivière, non loin de mon logis.

Je ne voudrais pourtant pas paraître charger cette peinture, mais je me ferais un petit reproche d'oublier ici ces belles vaches Ayrshires, qui paissent là-bas et viennent de temps à autre s'abreuver avec un sensible plaisir à l'onde pure et fraîche. J'en dirais autant de ces beaux cygnes domestiques qui viennent aussi là prendre leurs gracieux ébats...

Comme complément, figurez-vous tout ce paysage illuminé par un beau soleil levant ou couchant, en un jour où, sur l'azur du ciel, voguent de blancs et légers nuages.

Ma description laisserait encore à désirer si je n'ajoutais qu'au bout de notre avenue se déploie un grand monument monastique, dont le caractère simple et modeste attire naturellement le regard. Souvent, à certaines heures de la journée, l'on voit se promener sous les ombrages de jeunes hommes à l'air recueilli.

Le livre des *Exercices Spirituels* à la main, ils méditent sans doute sur la fin de l'homme, ils cherchent à orienter leur vie et à connaître la vie où les appelle la Providence.

Heureux et sages jeunes gens !

Enfin dernier trait du tableau de mon séjour.

Tout près, à droite, se dresse, avec ses deux fiers clochers, la maison de la prière, le vieux temple de la paroisse. Je vois souvent entrer ou sortir ses pieux familiers.

N'est-ce pas que mon séjour est charmant ? N'est-ce pas que ma solitude est éloquente ?

Elle parle, cette solitude, aux yeux, à l'esprit et au cœur. Elle parle surtout à l'âme qui constate la vérité de cette belle parole du fabuliste :

Pour vous mieux contempler, demeurez au désert ;
et qui redit avec le grand contemplatif Bernard :

O beata solitudo !
O sola beatitudo !
Heureuse solitude
Seule beatitudo !

Maintenant si après tout cela vous n'admirez point ma solitude, ne l'attribuez qu'à l'impuissance de mon pinceau.

Octobre 1898.

UN SOLITAIRE.

L'AINÉE !...

A ma cousine Dora.

Il fait un froid piquant. La neige grince sous le pied du passant qui, bien capitoné, se hasarde dans les rues désertes de flâneurs. Seule, cette foule grouillante des travailleurs regagne rapidement le foyer, inconsciente de la bise qui souffle âpre et rude.

La journée est terminée, et l'on va goûter dans la famille le repos bien mérité, jouir au sein de ceux que l'on aime du répit accordé au labeur quotidien. D'un groupe de jeunes filles sortant de l'atelier de la modiste s'en détache une qui, après avoir salué gentiment ses compagnes, s'en va trottinant légère. Elle se hâte, car déjà le soir descend, et le foyer est un peu éloigné.

Bien enveloppée dans son collet d'hermine, elle ne laisse voir de sa figure que deux yeux vifs et pétillants, des joues roses où coule un sang vigoureux. Sa démarche est modeste mais noble, et dans toute sa personne semblent s'incarner la grâce et l'énergie. Si alors vous eussiez jeté un coup d'œil scrutateur sous la pelisse qui couvre cette figure apparemment bien faite, vous y eussiez lu une résolution ferme et quelque chose qui se traduisait par des lueurs d'une étrange douceur.

Elle a atteint sa demeure où son arrivée est saluée avec joie. On accourt l'accueillir ; et, pour pénétrer plus avant dans l'intrigant mystère des éclairs qui brillent dans ses yeux, suivons-la pendant que toute

la famille s'empresse d'embrasser cette aînée, qui semblait se faire un peu attendre. La mère, cet ange du foyer à qui rien n'échappe quand ses enfants souffrent, a remarqué chez son Angéline une expression inaccoutumée ; elle s'en inquiète et frémit, car de sombres pressentiments l'ont hantée tout le jour.

Bientôt, à la table copieusement servie, chacun apporte son contingent de travail et de gaieté. Seule, Angéline garde un religieux silence qui n'est troublé que par de longs soupirs étouffés aussitôt.

Que va-t-il donc se passer au sein de cette famille toujours si heureuse et si sympathique ? Un orage peut-être grondant depuis longtemps, va fondre sur ces membres qui sont loin d'être préparés à semblable événement.

Déjà chacun se dispose à rendre grâce à Dieu du pain quotidien, quand tout à coup la douce figure d'Angéline s'illumine d'un rayon divin. S'adressant avec chaleur mais modestie à toute la famille attentive et recueillie, elle lui fait part de sa décision de la quitter pour aller rejoindre dans la vie du cloître celui qui l'y appelle depuis longtemps. C'est en termes émus mais fermes qu'elle révèle les combats qu'il lui a fallu livrer entre ces deux sentiments si corrélatifs : le sacrifice de son être tout entier au Dieu des autels et l'amour de sa famille !

Longtemps elle a résisté aux inspirations secrètes, aux appels intérieurs, aux voix intimes qui la poussaient vers le solitude du cloître ; mais toujours se dressaient devant elle la tendresse et l'amour d'une mère, d'un père, de sœurs et de frères qui la chérissent. Elle sentait son courage faiblir et toujours elle s'avouait vaincue par cet attachement si noble et si touchant au foyer. Enfin, un dernier appel plus pressant que les autres a triomphé dans cette lutte, et, toute glorieuse, elle s'offre en holocauste au Seigneur : elle veut s'unir pour toujours au divin époux, et, s'inclinant pieusement, elle demande aux parents bien-aimés qu'elle va quitter de verser sur sa tête une dernière bénédiction !...

Une semaine s'est passée, et Angéline, fidèle à sa résolution, est devenue, dans le monastère du Précieux-Sang, Sœur Marie-Eustelle. Elle jouit alors du bonheur souhaité de toute l'ardeur de son âme. Seule, en tête-à-tête avec le Dieu qu'elle cherchait, dans le silence du cloître aux portes duquel viennent mourir les faux bruits d'un monde trompeur, Sœur Eustelle veillera sur les auteurs de ses jours, Elle demandera au ciel clément et généreux de répandre sur sa famille ses larges faveurs.

Mais tandis que la religieuse vit en paix et boit avidement à la coupe des délices qu'elle a enfin trouvées, au foyer, tout est sombre et désolé. On ne peut s'habituer à ce vide immense, et l'on ose à peine jeter un regard sur la place vacante de l'ainée ! Les yeux se mouillent de larmes à la pensée du départ qui égayait jadis ce milieu de paix et de bonheur.

Consolez-vous, chers parents, vous la retrouverez un jour, cette Angéline qui n'a quitté le toit que pour les quelques courts moments que dure cette vie ! Au céleste banquet, vous vous assoirez encore avec elle, et plus aimante et plus glorieuse, alors que vous aurez gravi le rude sentier qui se termine à la tombe !...

J. SAINT-JACQUES.

Où en arriverons-nous avec des dissensions violentes ? On doit arriver à tout ce qui est divisé : à la ruine, ou au moins à l'insuffisance. Un homme politique éminent, un ministre italien, écrivait l'autre jour que le danger des gouvernements constitutionnels pour les races latines était l'émiettement des opinions, le morcellement des partis. Chaque fraction suscite des difficultés nouvelles, de nouvelles discussions ; le temps se perd en expédients pour détruire une faction, ou pour l'absorber. Il faut se soutenir à tout prix, et comme chaque parti est trop faible, à raison de ce morcellement, il faut tous les jours de nouveaux compromis. Le temps se passe, les forces se perdent en jeu d'équilibre, et le travail utile d'administration est nul.—Sir J.-A. CHAPLEAU.